

Brèves de Bibliothèque spécial confinement N°8

8 Mai 2020

Sommaire

Confins, A.M. Rajon

**Acte VIII ; fin de confinement et en guise d’Au revoir,
M. Babonneau**

Notes de lecture, R. Puyuelo

Chronique littéraire, A.M. Rajon

**Petite sociologie du confinement vue par mon
pharmacien, A.M. Rajon**

Pour conclure

Confins

Nous voici donc arrivés aux confins de l'océan et de la terre, aux confins du désert et de l'oasis, aux confins de la pandémie et du confinement, du moins de son premier acte. Comme chacun d'entre nous, le GTSPP accoste au rivage, et le « Brèves de Bibliothèque spécial confinement », frêle embarcation ou coquille de noix, barrage contre le Pacifique ou fragile château de sable, va replier sa tente au terme de sa 8^{ième} édition.

Nous ne savons pas qu'elle a été son utilité : lue ou pas, faisant lien ou pas pour un groupe dispersé, « bulle vitale » « chaleureux et original » ou encore « précieux pour diffuser, infuser, partager pensées et chroniques » pour ceux qui se sont exprimés. Pour les autres, nous ne savons pas : le silence nous confronte à une incertitude en quelque sorte existentielle, bien connue de ceux qui exerce la psychanalyse.

Ces réflexions nous conduisent inéluctablement à la question du groupe. Qu'est-ce qu'un groupe ? Comment peut-on le définir ? Simple regroupement d'intérêts, association de pairs, collectif, chapelle, bande, société (savante), équipe, groupe d'appartenance, cénacle, famille ? Toutes ces définitions sont des ingrédients qui entrent dans sa définition. L'adversité virale a-t-elle resserrée nos liens, les a-t-elle défaits ? René Kaës¹ s'est beaucoup intéressé à la question des groupes, et en particulier des groupes analytiques. Soudés par l'alliance à une cause commune - la psychanalyse et la figure de Freud - et réunis par la nécessité d'échanges, chacun d'entre nous y faisons, ou désirons y faire, l'expérience de l'illusion créatrice et du plaisir partagé : c'est la première nécessité pour « faire groupe », notre contrat narcissique de base en quelque sorte, contrat qui demeure résolument vital. Mais l'illusion connote la désillusion et c'est cette désillusion avec son cortège de déceptions qui met un groupe à l'épreuve. La déception est semblable au traumatisme : parfois organisatrice, parfois destructrice.

Moments partagés d'élation, conflits larvés ou ouverts, dénis, non-dits, projections, clivages, alliances « pour » ou alliances « contre » : voilà de quoi est fait un groupe, et il faut nous y résoudre : l'habit du groupe est un habit d'Arlequin à la fois harmonieux et disharmonieux. Face à la pandémie et à son impréparation catastrophique, les médias s'interrogent : le monde est-il perfectible ? Sommes-nous capables de changements ? Cette interrogation s'adresse aussi à chacun. Et nous pouvons nous poser la question : le virus sera-t-il pour nous, en groupe, organisateur ou désorganisateur ? Edmond Dantès s'est échappé de sa prison et a récupéré le trésor de l'abbé Faria. Robinson Crusoé a retrouvé l'Angleterre où il est devenu prospère. Nul doute que notre groupe, groupe métis comme Arlequin et son habit, se retrouvera après la crise, enrichi.

A.M. Rajon

¹ Kaës R. Les alliances inconscientes, Dunod, Paris, 2009

ACTES VIII ; FIN de CONFINEMENT ; EN GUISE

D'AU REVOIR (PROVISOIRE)

Le moment présent m'a questionné sur les changements significatifs de mes lectures et, parti d'un cercle de lecture² réfléchissant sous la forme d'un petit collectif à ce vice impuni (la lecture), il m'est venu l'envie de vous en dire un mot :

Impossible pour moi de m'intéresser à la lecture des dernières parutions d'avant la crise : ces publications m'apparurent instantanément comme « démodées » et appartenant au registre que le jeu de mot lacanien désigne sous le terme de « poubelliciation ».

Deux registres opposés et exclusifs me furent supportables :

- principalement, **de grandes œuvres classiques**, justement intemporelles, et interrogeant, en profondeur, la destinée humaine (Homère et la relecture de sa traversée odysseenne par Victor Berard ou, plus près de nous, Sylvain Tesson ; Balzac et « Les Illusions perdues », Proust et sa « Recherche du Temps Perdu », Duras, aussi et sa « Maladie de la Mort », enfin, passage obligé, Camus et cette « Peste », exhumée de nos souvenirs de collège et rendue à sa fulgurance , au travers de l'épreuve collective que nous avons à traverser). J'en proposerai quelques brefs passages, dans un instant, pour servir à la méditation, après un (ou entre deux) confinement(s).

Les articles, les journaux, les instantanés mailés entre amis proches faisaient circuler l'information et la réflexion au présent ; **la relecture du corpus freudien** pour des raisons de travail et de Journée sur le thème de la fin du monde m'a aussi beaucoup aidé, tant cela peut être, bien souvent, un stimulant pour les psychanalystes que nous sommes et que nous demeurons.

Enfin, dans un second et tout autre registre, **les « polars »** remplirent aussi leur fonction auto-calmante, à certains moments de ces semaines particulières.

Je me demandai quand même ce qui faisait, qu'en France, et dans une enquête du « Monde des livres » parue plusieurs mois avant l'épidémie actuelle, les dix auteurs les plus vendus et, donc, les plus lus, en France (à l'exception de Michel Houellebecq qui est 8ème sur la liste) sont tous des auteurs contemporains de ce type de livres ; les « polars ».

Voici maintenant **les quelques passages annoncés de « La Peste »** où, en 1948, date de sa parution, Albert Camus, analyse avec pénétration, les effets d'une épidémie, dans une ville (Oran) où les habitants ne sont pas confinés dans leurs maisons mais cadenassés dans la cité dont les grandes portes de passage vers l'extérieur sont verrouillées et gardées par les forces de l'ordre.

« C'était ce genre d'évidence ou d'appréhension en tous cas, qui entretenait chez nos concitoyens le sentiment de leur exil et de leur séparation. C'est que rien n'est moins spectaculaire qu'un fléau et, par leur durée même, les grands malheurs sont monotones. Dans le souvenir de ceux qui les ont vécues, les journées terribles de la peste n'apparaissent pas

² Cercle de lecture du GTSPP (ouvert à tous les membres, NDLB)

comme de grandes flammes somptueuses et cruelles, mais plutôt comme un interminable piétinement qui écrasait tout sur son passage.

...

Nos concitoyens s'étaient mis au pas, ils s'étaient adaptés, comme on dit, parce qu'il n'y avait pas moyen de faire autrement. Ils avaient encore, naturellement, l'attitude du malheur et de la souffrance, mais ils n'en ressentaient plus la pointe.

...Alors que jusque-là, ils avaient soustrait farouchement leur souffrance au malheur collectif, ils acceptaient maintenant la confusion. Sans mémoire et sans espoir, ils s'installaient dans le présent. A la vérité, tout leur devenait présent.

Il faut bien le dire, la peste avait enlevé à tous le pouvoir de l'amour et même de l'amitié. Car l'amour demande un peu d'avenir, et il n'y avait plus pour nous que des instants.

...

Cette heure du soir, qui pour les croyants est celle de l'examen de conscience, cette heure est dure pour le prisonnier ou pour l'exilé qui n'ont à examiner que du vide. Elle les tenait suspendus un moment, puis ils retournaient à l'atonie, ils s'enfermaient dans la peste.

On a déjà compris que cela consistait à renoncer à ce qu'ils avaient de plus personnel. Alors que dans les premiers temps de la peste, ils étaient frappés par la somme de petites choses qui comptaient beaucoup pour eux, sans avoir aucune existence pour les autres, et ils faisaient ainsi l'expérience de la vie professionnelle, maintenant, au contraire, ils ne s'intéressaient qu'à ce qui intéressait les autres, ils n'avaient plus que des idées générales et leur amour même avait pris pour eux la figure la plus abstraite. Ils étaient tellement abandonnés à la peste qu'il leur arrivait parfois de n'espérer plus qu'en son sommeil...Mais ils dormaient déjà en vérité, et tout ce temps ne fut qu'un long sommeil. La ville n'était peuplée que de dormeurs éveillés qui n'échappaient réellement à leur sort que ces rares fois où, dans la nuit, leur blessure apparemment fermée se rouvrait brusquement. Et, réveillés en sursaut, ils en tâtaient alors, avec une sorte de distraction, les lèvres irritées, retrouvant en un éclair, leur souffrance soudain rajeunie, et, avec elle, le visage bouleversé de leur amour. Au matin, ils revenaient au fléau, c'est à dire à la routine ».

En fin de compte,

Je ne veux pas terminer ce message autrement que comme ceci ;

J'ai, dans une autre ville de ce pays, un ami qui a attrapé le Covid 19. Placé en réanimation, puis intubé pendant plusieurs semaines pour détresse respiratoire, il est sorti des machines, mais pas du service de réanimation. Les soignants ont constaté qu'il avait fait un accident vasculaire cérébral pendant son coma artificiel. Et, comme la « faucheuse » insiste parfois lourdement, voilà que la fièvre est repartie (résurgence du virus ou maladie nosocomiale récoltée en cours de route sont les deux hypothèses, à ce jour).

Tout ceci qui est terrible et terriblement courant, en ce moment, est écrit pour amener à cela : les soignants craignent un syndrome de glissement chez cet ami, au comble de l'épuisement. Ils autorisent, chaque jour, à heure fixe, son épouse, équipée comme une cosmonaute, à se rendre un quart d'heure au chevet de ce malade qui ne parle plus. Mieux

encore, ils enregistrent, chaque jour, une petite bande-son différente d'un message de son épouse que l'équipe de nuit, après le passage de relais, lui fait écouter (entendre ?), avant l'épreuve de la nuit qu'il lui faut traverser, forcément isolé, sinon seul au monde.

Aux mêmes heures de chaque soirée, une petite chaîne d'amis se relaie pour converser au téléphone avec sa femme, qu'il faut aussi aider à tenir.

Sans être innocent, manichéen ou naïf, sans tomber dans la bipartition des héros à applaudir et du commun des mortels, je voulais apporter ce témoignage qui nous parle plus particulièrement : importance de la voix de l'objet, de l'objet- la voix ; intuition des artisans du soin qu'aux espaces/temps de régression les plus extrêmes, celle-ci, la voix de l'autre, du nourrisson au malade grave, est un outil de prévention des agonies psychiques qui rodent dans ces zones, quand la transitionnalité est mal assurée ; merveilleuse humanité de l'éprouvé ensemble, qui rend possible le surplomb de l'horrible et restitue de sa valeur à la tâche vitale à laquelle nous tenons, parce qu'elle nous tient.

Autrement, la vie continue...

... la vie continue, autrement.

Marc Babonneau

Notes de lecture

Notes sur la mélodie des choses

-Extraits-

Rainer Maria Rilke (1898)

« Le paysage nous réunit, nous invente, le détour nous rapproche »
Marco Basaiti (1470-1530)

- XVI. Que ce soit le chant d'une lampe ou bien la voix de la tempête, que ce soit le souffle du soir ou le gémissement de la mer, qui t'environne – toujours veille derrière toi une ample mélodie, tissée de mille voix, dans laquelle ton solo n'a sa place que de temps à autre. Savoir à quel moment c'est à toi d'attaquer, voilà le secret de ta solitude : tout comme l'art du vrai commerce c'est : de la hauteur des mots se laisser choir dans la mélodie une et commune....
- XX. S'il n'y a pas une profonde douleur pour rendre les humains également silencieux, l'un l'entend plus, l'autre moins, de la puissante mélodie de l'arrière-fond. Beaucoup ne l'entendent plus du tout. Eux sont comme des arbres qui ont oublié leurs racines et qui croient à présent que leur force et leur vie, c'est le bruissement de leurs branches. Beaucoup n'ont pas le temps de l'écouter. Ils ne veulent pas d'heure autour d'eux. Ce sont de pauvres sans -patrie, qui ont perdu le sens de l'existence. Ils tapent sur les touches des jours et jouent toujours la même monotone note diminuée.

- XXXVI. Une fois qu'on a découvert la mélodie de l'arrière-plan, on n'est plus indécis dans ses mots ni obscur dans ses décisions. C'est une certitude tranquille née de la simple conviction de faire partie d'une mélodie, donc de posséder de plein droit une place déterminée et d'avoir une tâche déterminée au sein d'une vaste œuvre ou le plus infime vaut exactement le plus grand. Ne pas être en surnombre est la condition première de l'épanouissement conscient et paisible.
- XXXVII. Toute discorde et toute erreur viennent de ce que les hommes cherchent leur élément commun en eux, au lieu de le chercher dans les choses derrière eux, dans la lumière, dans le paysage au début et dans la mort. Ce faisant, ils se perdent et n'y gagnent rien en échange. Ils se mélangent faute de pouvoir s'unir.
- XXXIX. La racine a beau tout ignorer des fruits, il n'empêche qu'elle les nourrit.... Et nous sommes comme des fruits. Nous pendons haut à des branches étrangement tortueuses et nous endurons bien des vents. Ce qui est à nous, c'est notre maturité, notre douceur, notre beauté. Mais la force pour ça coule dans un seul tronc depuis une racine qui s'est propagée jusqu'à couvrir des mondes en nous tous. Et si nous voulons témoigner en faveur de cette force, nous devons l'utiliser chacun dans le sens de sa plus grande solitude. Plus il y a de solitaires, plus solennelle, émouvante et puissante est leur communauté

Rainer Maria Rilke a 23 ans. Il partage depuis un an la vie de Lou Salomé. Il s'éduque le regard en voyageant en Italie. C'est sa poésie qui se chèche et qui est en train de se trouver. L'extrême attention portée à la fois au tout proche et à l'immensité de l'ouvert sera jusqu'à la fin l'un des traits constants de sa poésie, la solitude en sera l'élément vital.

Rémy Puyuelo-Avril 2020

Fragments et détails de lecture...

Vivant jusqu'à la mort. Du deuil et de la gaieté.

Paul Ricoeur (1913-2005)

Comment ne jamais cesser de se rassembler, de chercher à montrer « qui » on est, de mobiliser ses forces, ses souvenirs, son désir, dans ce qu'il appelle l'« insolence » d'un appétit de vivre qui est parfois, une lutte, une agonie, mais qui n'en est pas moins une des formes profondes de cette insouciance qu'il nomme gaieté ? Et comment presque dans le même temps consentir à laisser place à un autre soi que je ne sais pas, à d'autres que soi, comment consentir à s'effacer devant les autres, dans cette insouciance, cette déprise de soi, qui serait l'autre forme essentielle de la gaieté

Il y a deux choses difficiles à accepter dans la vie : la première est que l'on est mortel, la seconde, que l'on ne peut être aimé par tout le monde.

Comme le rappelle Hanna Arendt : « Les hommes ne sont pas nés pour mourir mais pour inventer. »

Ne pas renoncer à être soi, jusqu'au bout, à tenir sa place au moment même où l'on fait place

Je reporte sur les autres, mes survivants, la tâche de prendre la relève de mon désir 'être , de mon effort pour exister , dans le temps des vivants

Compassion avez-vous dit ? Il faut entendre le souffrir-avec que le mot signifie...c'est un lutter- avec, un accompagnement- à défaut d'un partage identifiant, qui n'est ni possible, ni souhaitable, la juste distance restant la règle de l'amitié comme de la justice...le regard sur le mourant se tourne vers un agonisant qui lutte pour la vie jusqu'à la mort et non un moribond qui va bientôt être un mort.

« Le donner-recevoir encore là » implique l'« extériorité » au sens de Levinas

« O mort, vieux capitaine, il est temps, levons l'ancre... » Baudelaire

Un mourir non accompagné rend indiscernable le moribond de la mort elle-même devenue personnage.

La hantise place Jorge Semprun face à l'alternative ou vivre au prix d'oublier, ou se souvenir, écrire, raconter, mais être empêché de vivre, parce que la mort dépassée serait le vrai réel et la vie un songe, une illusion.... « Nous ne sommes pas des rescapés, mais des revenants »

« En somme, je ne possède rien d'autre que ma mort pour exprimer ma vie » César Vallejo.

« No mueras, te amo tanto !

Pero el cadaver ; ay ! siguio muriendo » César Vallejo.

René Char : « seuls demeurent » 1945

Ainsi suis-je, par naissance et héritage...par ce choix continu, un hasard transformé en destin

« Ici je me tiens »

« Vivant jusqu'à la mort...et non pas pour la mort »

Paul Ricoeur : « La mémoire, l'histoire et l'oubli » (2000) et « Parcours de la reconnaissance » (2004) « Vivant jusqu'à la mort suivi de fragments » (Essais N°875. Points. 2005-2019)

Rémy Puyuelo

Avril 2020

Chronique littéraire, A.M. Rajon

- Le « Monde des livres » du 30 Avril 2020 livrait une très intéressante analyse sur « les écrivains au défi d'un monde indisponible ». Cet article m'a remis en mémoire certains livres que j'avais oubliés et qui m'avaient enthousiasmée à leur lecture. Voici ces titres, pour le post confinement ou pour l'été :
 - Terrier, de F. Kafka, folio
 - Le désert des tartares, D. Buzzati
 - Molloy, Malone meurt, L'innommable, trilogie de S Beckett

J'y ajoute :

- « Une chambre à soi » de Virginia Woolf, que l'on peut trouver dans sa nouvelle traduction : « Un lieu à soi ».
 - « Le tiers-instruit » de M. Serres, Ed François Bourin, Paris, 1991
- Enfin, des polards ! Marc Babonneau a souligné à juste titre leurs effets auto-calmant. J'ajouterais qu'il ne faut pas sous-estimer le genre. Certains auteurs sont de très bons écrivains et je fais l'hypothèse que leur succès vient du fait que les polards sont les derniers représentants du roman traditionnel, du vrai roman, d'aventures et autre, loin des « autofictions » qui saturent maintenant les rayonnages des librairies. Lisez dans l'ordre ou le désordre : A. Christie, P.D. James, R. Rendell, Conan Doyle, H. Menkell, Dona Leon, D. Westlake, F. Varga, A. Indridason...et tous ceux que vous pouvez découvrir ! (Merci de faire part de vos découvertes à BDB, *ndlb*)

Petite sociologie du confinement vue par mon pharmacien

En fréquentant mon pharmacien plus que de coutume pour aller chercher la dotation de masques alloués (parcimonieusement) à chaque médecin qui recevait des patients, j'ai pu juger de sa remarquable analyse sociologique face au confinement et de son opportunité face à la situation. A la fin du premier mois de confinement sa tête de gondole offrait à sa clientèle une pyramide de tests de grossesse !

Trois semaines plus tard, quelques jours avant la fin du confinement, les tests de grossesse avaient fait place, toujours en tête de gondole, à un éventail de produits choisis pour perdre du poids ! Moralité : On a toujours besoin d'un pharmacien près de chez soi pendant les épisodes de pandémie !

Pour finir :

Vous l'avez compris, ce numéro de BDB spécial confinement est le dernier acte d'une série hebdomadaire de 8 numéros, un par semaine de confinement. Sabine et moi y avons travaillé avec un plaisir sans cesse renouvelé et nous remercions tous ceux, en particulier Marc Babonneau et Rémy Puyuelo, qui y ont pris part active. Nous vous proposons de nous retrouver dans un mois. Le fil conducteur de ce numéro de « débriefing » pourrait être : « **Le groupe et vous** ». Ce numéro ne pourra pas se faire sans votre participation. Essayons de changer comme le dit le marquis de Sade : « Le monde change Justine, il faut changer aussi ! »

Et pour conclure ce dernier numéro :

Oh ! Le beau jour encore que ça aura été.

Encore un ! Malgré tout.

Jusqu'ici. »³

³ Samuel Beckett, Oh les beaux jours, Ed. Minuit, Paris, 1963